
LE SACRE DE LOUIS XVI

Author(s): GABRIEL DE BROGLIE

Source: *La Nouvelle Revue des Deux Mondes*, JUILLET 1974, (JUILLET 1974), pp. 41-56

Published by: Revue des Deux Mondes

Stable URL: <http://www.jstor.com/stable/44196331>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *La Nouvelle Revue des Deux Mondes*

JSTOR



GABRIEL DE BROGLIE

LE SACRE DE LOUIS XVI

d'après des documents inédits

A chaque époque, les gestes qui fondent le régime social revêtent une importance particulière. Nous venons d'assister à la plus prestigieuse et à la plus réussie des liturgies politiques modernes : l'élection présidentielle. Accomplie à la perfection, elle possède maintenant son rythme et ses rites, mais de cérémonies, point. Le déploiement des moyens vise à obtenir l'adhésion la plus large possible par l'efficacité, non par la solennité.

Il y a deux siècles, l'ancienne monarchie avait un goût et un sens des cérémonies que notre société a définitivement abandonnés. Voyages, entrées, réceptions de souverains ou d'ambassadeurs, célébrations de mariages, de naissances ou de victoires, divertissements, feux d'artifice et carrousels, parades et processions se confondent avec les annales d'un régime où la majesté et la souveraineté sont une seule et même chose.

Parmi ces cérémonies, le sacre est la plus spectaculaire et la plus significative. Les pratiques imposantes accumulées depuis plusieurs siècles pour l'avènement d'un nouveau roi constituent le creuset où se confondent les sources du pouvoir royal qui sont à la fois divines, ecclésiastiques, politiques, militaires et sociales. On y trouve l'onction sainte, le pouvoir miraculeux, l'alliance avec l'Eglise, le consentement de l'assemblée, le couronnement par les pairs et les acclamations du peuple.

Louis XIV avait été sacré le 7 juin 1654, à seize ans, dans une période de discordes et de troubles qui ne prit fin qu'après le début de son règne. Louis XV fut sacré le 26 octobre 1722, à l'âge de douze ans, dans l'enthousiasme et l'allégresse. Louis XVI est monté sur le trône le 10 mai 1774, à l'âge de vingt ans. Il a été sacré le 11 juin 1775. Entre ces deux dates, une crise politique avec le Parlement, une crise financière et économique et des mouvements sociaux avaient assombri le début de son règne. Contre ceux qui lui conseillaient de faire des économies en se passant de sacre, ou en le faisant plus simplement à Paris, Louis XVI considéra que la monarchie ne devait pas être parisienne, que le sacre devait être une manifestation de solidarité sociale, et même nationale, et que la tradition et la majesté voulaient qu'il ait lieu dans le plus grand appareil. C'est ainsi que tout ce qui compte en France se retrouva à Reims du 9 au 16 juin.



Le couronnement de Louis XVI à Reims (*Ph. Viollet*).

Deux récits inédits permettent de reconstituer ce que furent ces journées. Le premier est de Laurent-Aymon seigneur de Franquières, petit-fils et fils de conseillers au parlement de Grenoble, qui hérita de cette charge mais préféra les voyages, les études scientifiques et la philanthropie. Sur le socle de son buste par Houdon, on lit : *L.A. de Franquières, amateur des sciences et du bonheur des hommes, né le 20 juin 1744, mort le 30 mars 1790*. M. de Franquières est venu à Reims en spectateur et fait, en quelques lettres familières à sa sœur, le récit des cérémonies.

Le second récit est de l'un des principaux acteurs de ces journées, le duc Louis-Philippe d'Orléans (1725-1785), père de Philippe-Egalité. Premier prince du sang, le duc d'Orléans est l'un des douze pairs du royaume qui tiennent au sacre le rôle des anciens grands seigneurs ecclésiastiques et laïcs et qui, en souvenir de ces temps révolus, tiennent la couronne sur la tête du roi.

Les six pairs laïcs étaient Monsieur, âgé de dix-neuf ans, représentant le duc de Bourgogne, le comte d'Artois, âgé de dix-huit ans, représentant le duc de Normandie, le duc d'Orléans représentant le duc d'Aquitaine, le duc de Chartres représentant le comte de Toulouse, le prince de Condé représentant le comte de Flandre, et le duc de Bourbon représentant le comte de Champagne. Les six pairs ecclésiastiques étaient, ès qualités, les évêques ducs de Reims, de Laon et de Langres et les évêques comtes de Beauvais, de Noyon et de Châlons.

Peu sensible au faste, éloigné politiquement du roi et de la cour, le duc d'Orléans écrit chaque jour à sa femme, Mme de Montesson, qu'il a épousée deux ans plus tôt, des lettres (1) où il se plaint surtout de ce séjour forcé loin de chez lui et d'elle.

C'est sans doute une image assez vivante et assez fidèle de la réalité que donne le contrepoint de ces deux récits entremêlés à une chronologie précise des événements.



Le roi a quitté Versailles avec la reine le 5 juin 1775, accompagné du comte et de la comtesse de Provence et du comte d'Artois. Il s'est arrêté à Saint-Denis pour rendre visite à Mme Louise au couvent des Carmélites. Il est arrivé à Compiègne à 10 heures du soir, accueilli par le duc de Gesvres, gouverneur de l'Ile-de-France, les magistrats de la ville et le régiment de Condé cavalerie. Pour le sacre de Louis XV en 1722, le roi avait fait étape à Villers-Cotterêts, où il avait été magnifiquement reçu par le duc d'Orléans. En 1775, les relations entre les deux branches ne permettraient pas cette hospitalité. Toute la cour se retrouve donc à Compiègne pendant deux jours. Le 8 juin, le roi quitte Compiègne pour Fismes, où il couchera, en passant par Soissons. C'est à Soissons que le duc d'Orléans, qui avait fait étape à Villers-Cotterêts, rejoint le

(1) Ces lettres font partie des archives Valence. Cf. le livre de l'auteur *le Général de Valence, ou l'insouciance et la gloire*; Librairie académique Perrin. Voir notamment pp. 361 et 441.

cortège royal. Pendant que le roi est solennellement harangué par le maire de la ville à genoux, le duc d'Orléans visite les environs, et fait part de ses impressions à Mme de Montesson.

9 juin 1775 (au matin).

J'ai trouvé ici (2) pour toute compagnie, cher amour, Mme de Chevreuse, sa fille, son fils, l'abbé Foucaut et M. Lefebvre (3). J'y suis arrivé à 4 heures. Les dames ont été voir relayer le roi sur la place et moi j'ai été me promener avec ces trois messieurs dans un endroit charmant parce qu'il est au confluent de trois rivières qui chacune font une chute à cet endroit, à faire tourner dix moulins. Ce lieu se trouve au-dessous et à côté du pont du grand chemin, de manière à pouvoir parler à ceux qui passent sans avoir aucune incommodité de la poussière. Quand le roi a eu passé, j'ai été avec Mme d'Egmont, Mme de Chevreuse et M. de Mortfontaine voir tous les dehors en calèche, mais le reste de la soirée jusqu'au souper a été délicieux pour moi. Je suis resté sur la terrasse avec Mme de Chevreuse à parler de toi pendant une bonne heure. C'est la seule depuis que je t'ai quittée qui m'ait parue courte. Après cela, j'ai bien soupé, bien regardé ton portrait, bien dormi. Mon souper m'a pas fait de mal. Je vais aller à la messe de Mme de Chevreuse et partirai ensuite pour me rendre à Fismes, d'où le roi doit partir à 2 heures. Je t'ai toujours écrit ce petit mot d'ici, premièrement parce que cela me fait plaisir, et que je ne sais pas si je serai à Reims avant le départ de la poste. Si je suis assez à temps pour t'écrire, tu recevras deux lettres de moi à la fois. Je ne te fais pas de compliment sur cela, car je suis sûr que tu auras autant de plaisir à les lire que j'en ai à les écrire. Mais on m'attend pour la messe. Adieu, chère femme à moi que j'adore et embrasse de toute mon âme.

Le 9 juin, le roi arrive dans l'après-midi à quelques kilomètres de Reims. Il est accueilli par le duc de Bourbon, gouverneur. Il monte dans son carrosse d'apparat, et le cortège se forme pour son entrée à Reims. Aux portes de la ville, où sont massées les compagnies des bourgeois, les clés sont présentées au roi. La marche du cortège se poursuit jusqu'à la cathédrale, entre les régiments des gardes françaises et suisses rangés en haie, sous des arcs triomphaux à la justice, à la bienfaisance, et au commerce, en présence d'un peuple immense.

(2) Soissons.

(3) La duchesse de Chevreuse était l'une des meilleures amies de Mme de Montesson avec la présidente de Gournes. Sa fille, la duchesse de Chaulnes, est aussi une amie de Mme de Montesson. Jolie mais assez maniérée, elle avait épousé fort jeune le duc de Chaulnes qui avait subitement disparu le lendemain du mariage pour plusieurs années en Egypte.

Pierre Lefebvre (1741-1813), auteur dramatique protégé du duc d'Orléans, et secrétaire de Mme de Montesson. Lefebvre, de même que Carmontelle, donnait à Mme de Montesson « quelques conseils » pour la rédaction de ses pièces de théâtre.

M. de Franquières ne pouvait manquer d'être frappé par un tel déploiement. Voici le récit qu'il en fait à sa sœur :

Le roi arriva ici le 9 par un très beau temps. Son entrée fut on ne peut plus majestueuse. Il était précédé de douze cents hommes à cheval, superbement vêtus, et de tous les grands de la cour. Son carrosse était attelé de huit chevaux danois, couverts de harnais brodés en or et si larges qu'à peine leur corps paroissait. Toute leur crinière était décorée de ces grandes plumes blanches qui servent de parure aux dames. Le carrosse est de la plus grande magnificence : tout, jusqu'au rayon des roues, est sculpté et doré ; aux quatre angles sont quatre belles figures, qui soutiennent l'impériale et, au milieu de l'impériale, qui est entourée d'une balustrade dans le goût italien et ornée de groupes, sont plusieurs amours aux pieds d'une grande statue qui représente une victoire mettant une couronne sur la tête de Louis XVI. Ce trophée éclatant faisait qu'on voyait le carrosse de très loin, et tout cet appareil, que j'ai vu très à mon aise, formait le plus beau coup d'œil du monde.

Le duc d'Orléans faisait partie de ce brillant cortège. Il avait pris place dans le carrosse du roi avec le comte de Provence, le comte d'Artois, le duc de Chartres et le prince de Condé. A la cathédrale, il avait assisté au *Te Deum* solennel accompagné de salves d'artillerie de la ville, et à l'offrande par le roi à l'église de Reims d'un magnifique ciboire d'or. Pendant que le roi se retire à l'archevêché, où il prend ses appartements et reçoit les hommages du chapitre, des corps de la ville, du présidial et de l'université, le duc d'Orléans se met en robe de chambre, et écrit à sa femme en se plaignant de la poussière, et de ne pouvoir repartir aussi tôt qu'il pensait.



A Reims ce 10 juin à 8 heures du matin.

Je suis d'une humeur horrible. Le roi nous a dit hier qu'il sortirait d'ici comme il y est entré, ce qui fait que je ne peux me dispenser d'y être. Et pour comble de malheur, au lieu de partir le matin, il ne partira que l'après-dîner à 3 heures. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus guignon que cela, d'autant qu'il m'avait dit positivement le contraire à Versailles. Il me faut quinze ou seize heures de marche, ainsi je ne pourrai guère jouir de mon seul bonheur avant samedi 8 ou 9 heures du matin. Tu ne peux pas te faire l'idée de la chaleur et de la poussière que nous avons eues hier. Je suis rentré

chez moi n'en pouvant plus. Je me suis mis en robe de chambre et y suis resté toute la soirée. J'ai reçu la visite de M. le garde des Sceaux et du coadjuteur. Montesquiou, Besenval et Poyanne (4) me sont venus. Ce dernier a passé la soirée avec moi. La reine a fait avoir à Besenval les entrées de la chambre chez le roi. Je suis fort bien logé. J'ai un assez joli jardin, pas bien grand, mais qui a fait mon bonheur hier au soir, car il y avait de l'air, aussi y suis-je resté jusqu'à minuit que je me suis couché. Je n'ai pas aperçu mon fils de la soirée. Le coadjuteur m'a prié à souper avec tant d'insistance que je lui ai promis d'y aller lundi. Le roi a été fort bien reçu du peuple. Il n'y a personne ici, on y compte en tout cinquante étrangers. Presque toutes les auberges sont vides. Il y avait même hier dans les rues plusieurs fenêtres à louer où les écriteaux étaient encore quand le roi a passé.

Ces chambres à louer dans Reims avaient été aussi remarquées par M. de Franquières :

Il faut vous parler du sacre et d'une si auguste cérémonie qui a attiré ici tout le peuple des campagnes d'alentour et tous les gens comme il faut des villes voisines. Mais on s'attendait à avoir beaucoup plus d'étrangers qu'il n'en est venu. Il y a eu cent cinquante chambres à louer qui sont restées vacantes. On n'a remarqué qu'un ou deux milords. Les gens riches de Flandres, de Lyon, de Paris même ont tous redouté la cherté du séjour, comptant que tous les logements seraient pris, et cette crainte réciproque a fait que chacun est resté chez soi.

Du reste tous les grands seigneurs de France, les ministres, les ambassadeurs et les princes s'y sont rendus. En un mot la cour entière s'est transportée de Versailles à Reims, et le service du roi ainsi que le travail s'y exécutent journellement.

Le samedi 10 juin est le jour des vêpres du sacre. Le matin, le roi assiste à la messe dans la chapelle de l'archevêque et, l'après-midi, il est

(4) Armand Hue de Miromenil (1723-1796), président du parlement de Rouen, garde des Sceaux représentant le chancelier de France au sacre.

Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord (1736-1821), archevêque de Trajanople, coadjuteur de l'archevêque de Reims, à qui il succéda en 1777, émigra, et fut nommé pair de France par Louis XVIII, et en 1817 cardinal et archevêque de Paris, oncle de Talleyrand.

Anne-Pierre marquis de Montesquiou-Fezensac, menin des enfants de France, écuyer du comte de Provence ; il commanda l'armée du Midi en 1792 et se retira en Suisse. Auteur de comédies, membre de l'Académie française.

Pierre-Victor, baron de Besenval (1722-1791), officier suisse, lieutenant général. On a de lui quatre volumes de Mémoires publiés par le vicomte de Ségur.

Marquis de Poyanne, lieutenant général, familier du duc d'Orléans, l'un des quatre chevaliers du Saint-Esprit chargés de porter les offrandes à la cérémonie du sacre. Il portait une bourse de velours rouge brodée d'or contenant treize médailles d'or commémoratives du sacre.

accueilli aux portes de la cathédrale par l'archevêque et tous les évêques en chape et en mitre, se place au milieu du chœur, entouré des six pairs laïcs, entend les vêpres puis le sermon de Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix (5).

Le conseiller de Franquières note ce jour-là : « *Le dix, entre vêpres et complies, monseigneur l'archevêque d'Aix fit un très beau sermon au roi, dont le premier point était sur ses devoirs vis-à-vis de son peuple, et le second sur ses devoirs vis-à-vis de la religion. Tout l'auditoire en fut enthousiasmé.* »

Le duc d'Orléans est également frappé par le sermon, et écrit à sa femme :

Ce samedi 10 à 10 heures du soir.

La journée d'aujourd'hui s'est passée comme toutes celles que je passerai loin de toi, c'est-à-dire tristement, et à rendre et à recevoir des devoirs. Il a commencé à pleuvoir depuis une heure, et le temps m'y paraît tout à fait décidé car la pluie qui tombe n'a pas l'air d'une pluie d'orage. Il faut espérer d'après cela que nous aurons moins chaud demain. Nous avons été aux premières vêpres et au sermon, ou pour mieux dire au discours de l'archevêque d'Aix qui m'a paru fort beau. Il y a bien quelques longueurs, quelques phrases un peu alambiquées, et même assez pour n'être pas fort claires, mais elles sont sonores. Il y a bien aussi quelques répétitions, mais somme totale c'est un beau discours et rempli de vérités dites avec force et éloquence, du moins cela m'a paru comme cela. Il sera imprimé, ainsi tu pourras en juger. Je suis de là rentré chez moi à 7 h. 30. Je me suis mis à table en rentrant. J'ai soupé sobrement, Poyanne m'en est témoin. Je me porte fort bien. Il est 10 h. 30, je vais me coucher pour avoir dormi mes six heures avant la cérémonie et être demain chez le roi à 6 heures du matin.



Le sacre a lieu le dimanche 11 juin 1775.

M. de Franquières est venu spécialement à Reims pour la cérémonie, mais il n'a pu obtenir de place pour y assister. Voici le récit qu'il en fait à sa famille.

Je n'ai point assisté au sacre, n'ayant pu obtenir une place dans le chœur de la cathédrale. Je m'étais cependant plusieurs fois présenté chez M. le maréchal et chez M. le comte de

(5) Jean de Dieu de Boisgelin (1732-1804). Evêque de Lavaur puis archevêque d'Aix. Célèbre pour sa charité et pour son éloquence, prononça l'oraison funèbre du dauphin fils de Louis XV. Emigra, et fut nommé archevêque de Tours et cardinal après le Concordat.

Tonnerre. Mais je ne pus les trouver que le 10 à 8 heures du soir. Ils me dirent qu'il n'y fallait plus penser, tous les billets étant retenus.

Je venais de voir tous les préparatifs et il ne me restait que l'office à suppléer. Toute l'église était ornée des tapisseries de la couronne, qui sont de la plus belle fabrique des Gobelins. On avait formé dans le chœur douze grandes et doubles loges de chaque côté. Dans le fond était un vaste amphithéâtre en forme de tribune, en face duquel le jubé représentait une espèce de plate-forme, où l'on avait établi le trône du roi. Toutes ces décorations étaient soutenues et embellies d'une infinité de colonnes, de ciselures et de groupes dorés. La cérémonie du sacre a duré sept heures, depuis 5 du matin jusqu'à midi. Au moment où Sa Majesté a été sacrée et couronnée par l'archevêque de Reims, l'artillerie des places a tiré cent coups de canon. Les gardes françaises et les gardes suisses ont fait plusieurs décharges de mousqueterie et le peuple qui était au nombre de plus de trente mille âmes dans le parvis de la cathédrale n'a cessé de répéter hautement pendant une demi-heure « Vive le roi ! ». Tous les grands seigneurs ainsi que les personnes placées dans le chœur signalaient aussi leurs acclamations. Le roi fut on ne peut pas plus sensible à ce touchant spectacle, et la reine attendrie jusqu'aux larmes sortit de sa loge pour verser des larmes de joie, et revint un demi-quart d'heure après plus brillante encore qu'auparavant.

Avant de donner la parole au duc d'Orléans, indiquons quel a été le déroulement de la journée. A 6 heures du matin, les chanoines prennent place dans le chœur de la cathédrale, puis les évêques, puis les archevêques, et enfin les six pairs ecclésiastiques. Prennent ensuite place dans le chœur les maréchaux de Contades porteur de la couronne, de Broglie porteur du sceptre, et de Nicolai porteur de la main de justice, puis les ministres, les autres maréchaux de France, les autres dignitaires, et la reine accompagnée de la comtesse de Provence, de Mme Clotilde et de Mme Elisabeth.

A 6 h. 30, les pairs laïcs arrivent du palais épiscopal. L'antique cérémonial veut que les douze pairs se concertent et conviennent de députer deux d'entre eux, l'évêque de Laon et l'évêque de Beauvais, pour aller chercher le roi comme s'il s'agissait d'une élection. Les deux évêques se rendent en cortège auprès du roi par la grande galerie couverte et ouverte qui relie en pente douce le parvis de la cathédrale à la grande salle de l'archevêché. Ils frappent en vain deux fois à la porte de la chambre du roi. A la troisième fois ils sont introduits auprès du lit où le roi allongé, revêtu d'une camisole en satin cramoisi ouverte aux endroits où il recevra les onctions, est censé dormir. Le roi est ensuite conduit à l'église dans une procession de plusieurs centaines de personnages chamarrés.

A 7 heures il prend place avec sa suite dans le chœur, son trône est placé sur une plate-forme de sorte qu'il puisse être vu de l'ensemble de l'assistance, y compris de la nef. On chante le *Veni Créator*.

Puis arrive la procession qui amène la Sainte Ampoule. Celle-ci est une petite fiole de verre contenant une liqueur rougeâtre. On prétend qu'au baptême de Clovis on vit une colombe descendre du ciel tenant dans son bec une ampoule pleine d'huile qu'elle offrit à saint Rémy, évêque de Reims. Conservée dans le tombeau de saint Rémy, cette ampoule servit aux onctions de tous les rois de France, ce pour quoi on se contentait d'y tremper le bout d'une aiguille d'or.

Les cérémonies du sacre et du couronnement se déroulent alors selon d'antiques formules, qui avaient eu à l'origine des significations religieuses et politiques très précises. Le roi commence par promettre solennellement protection à l'Eglise. On recueille ensuite, selon les anciennes formalités, le consentement de l'assemblée et du peuple. Le roi fait les serments du royaume, du Saint-Esprit, de Saint Louis, et de l'observation de l'édit contre les duels. Le roi est alors sacré, c'est-à-dire reçoit les onctions saintes à la tête, à la poitrine, au dos, aux épaules, à la jointure des bras et aux paumes des mains. Il reçoit les vêtements royaux, les gants, l'anneau, le sceptre et la main de justice. Les douze pairs sont enfin appelés pour le couronnement et entourent le roi. L'archevêque de Reims pose seul la couronne sur la tête du roi, mais aussitôt qu'elle est posée les douze pairs la soutiennent seuls pendant que l'archevêque prononce les oraisons.

Dès que le roi est couronné, la cérémonie devient fête.

Le peuple entre dans la nef, on lâche les colombes, on lance des médailles, on tire les salves, on sonne toutes les cloches. L'offrande et la communion terminent la messe du sacre. On change la couronne de Charlemagne par une plus légère. A 11 h. 30, le roi regagne le palais épiscopal où il préside le grand banquet royal. Dans l'après-midi, il pleut, et le roi et la reine se font acclamer par la foule en se promenant sous la galerie. Le soir, ils offrent à souper aux princes et aux princesses.

Il est évident qu'une telle journée est harassante, et le duc d'Orléans ne fait pas faute de s'en plaindre, mais il est aussi sensible à la grandeur de la cérémonie, et également à l'effet qu'il y produit !

Ce 11 juin après la cérémonie.

J'espère, cher amour, que tu auras reçu mes lettres exactement. Car, Dieu merci, les tiennes ne m'ont pas manqué depuis que je suis ici. Si elles me manquaient, je ne sais ce que je deviendrais, surtout après ce que tu viens de me mander de l'état de notre tante. Quoi, cher cœur, tu es dans l'inquiétude et je ne suis pas auprès de toi ! Ha ! le maudit voyage ! Je n'avais pas attendu ce moment pour en parler sur ce ton, mais cette circonstance de plus me désespère et l'espoir seul de pouvoir partir mercredi me soutient. Mais malheureusement je n'ai point encore la réponse qu'il me faut pour en être sûr. J'espère que je l'aurai demain et j'espère qu'elle sera suivant mes désirs. Je viens de quitter mon habit de duc d'Aquitaine que j'ai porté pendant neuf heures et j'en suis moulu. Il faut pourtant convenir que le moment du couronnement et de l'intronisation est la plus belle chose possible, et que l'on ne peut pas se figurer à moins de l'avoir vue. Le pauvre maréchal

de Tonnerre (6) est tombé deux fois pendant la cérémonie, mais il ne s'est pas fait de mal et il a fini la cérémonie. Je l'ai même laissé allant dîner à la cérémonie de l'hôtel de la ville sans se déshabiller. Je ne conçois pas comment il en a la force, car pour moi, je suis moulu au point que je vais dîner à 5 heures pour pouvoir me coucher à 10. Adieu donc pour aujourd'hui, cher amour, demain matin je finirai cette lettre. Actuellement je vais dîner et boire à ta santé car il n'y a point de moments où je ne pense à toi et sans cela je ne vivrais pas.



A 6 heures du matin ce 12.

J'ai fort bien dormi cette nuit, cher amour, mais je me trouve encore bien mal aux épaules. Le manteau de l'Ordre de demain est bien plus lourd encore que celui d'hier, mais nous ne le porterons pas plus de trois heures, ce qui fait une grande différence. J'avais oublié de te dire hier, chère femme, que ton mari a eu le prix de la beauté et du maintien à la cérémonie, Monsieur après, tout le reste des polissons infâmes et puis voilà tout.

Comme la journée d'hier m'avait un peu constipé, vu que j'ai été dix heures sans rentrer chez moi, j'ai pris le parti de rester chez moi ce matin et de prendre de l'eau de miel qui m'a fait un très bon effet. J'attends l'archevêque de Toulouse (7) qui doit venir pour examiner avec moi le projet que j'ai apporté pour les blés, mais ce que j'attends avec bien de l'impatience, c'est de tes nouvelles et de celles de notre pauvre tante. Il arrive ici deux courriers par jour, l'un le matin et l'autre le soir. Celui du matin l'est déjà et ne m'a point apporté de lettres. Jusqu'à présent je n'en ai reçu que par celui de l'après-dîner, ce qui me laisse encore un peu d'espérance. Mais je sens que si je n'en ai point ce soir la tête me tournera d'inquiétude.

(6) Maréchal de Clermont-Tonnerre (1688-1781). Doyen des maréchaux de France, créé duc et pair à l'avènement de Louis XVI. Représentant le Connétable au sacre, il portait, lame dressée, la lourde épée de Charlemagne.

(7) Etienne-Charles de Loménie de Brienne (1727-1794). Evêque de Condom, archevêque de Toulouse puis de Sens. Contrôleur général des Finances puis premier ministre en 1787, il réunit les Etats-Généraux.

Je n'ai point encore pu voir M. du Muy ni M. de Beauvau, mais j'ai vu M. d'Angeville (8) pour la place qui m'a promis de m'en donner pour peu qu'il y en ait. J'espère que je verrai aujourd'hui Montesquiou et je lui parlerai pour celle de Brunois. Enfin mon fils est venu hier me voir deux fois dans la journée. Il n'y a pas resté à la vérité un quart d'heure chaque fois, mais il y est venu. D'ailleurs il est fort bien quand nous sommes ensemble. Adieu, cher amour, chère femme que j'adore, adieu, je t'embrasse comme je t'aime. Desmary n'étant point à Paris, tu n'as qu'à charger La Marre d'exécuter ce que je lui ai prescrit et nos lettres iront de même.

Le lendemain du sacre, le programme est moins chargé. M. de Françières écrit :

Le 12, tout le régiment d'Oussard (sic) d'Esterasi (sic) fit dans l'après-dîner la petite guerre pendant deux heures devant la reine, que leurs évolutions légères divertirent beaucoup. C'était dans une plaine immense à une lieue de Reims, et il semblait que leurs chevaux avaient des ailes. Le comte de Provence et le comte d'Artois étaient à leur tête, habillés aussi à la housard.

Le duc d'Orléans se repose, et soupe chez Mgr de Talleyrand-Périgord.



Comme ses prédécesseurs, le surlendemain du sacre, le roi est reçu Grand-Maître de l'Ordre du Saint-Esprit. Louis XVI entend ce jour-là la messe à l'abbaye Saint-Nicaise, pose la première pierre du collège de l'université de Reims. L'après-midi, a lieu la cérémonie du Saint-Esprit. Le roi reçoit le grand collier, signe le serment, assiste à la procession des cordons bleus qui est un spectacle superbe, et tient le conseil de l'Ordre au cours duquel il prononce des promotions. Et tout le monde se prépare déjà pour la cavalcade du lendemain.

Le duc d'Orléans écrit à Mme de Montesson :

(8) Victor-Félix, comte du Muy (1711-1775). Ministre de la Guerre et maréchal de France en 1774. L'un des quatre chevaliers chargés de présenter les offrandes, portait le pain d'argent. Le comte de Châtelet portait le pain d'or, le maréchal duc de Mouchy le grand vase doré rempli de vin.

Charles-Juste Prince duc de Beauvau (1720-1793). Maréchal de France en 1783 et ministre de la Guerre en 1789. Capitaine des Gardes en quartier lors du sacre, il accompagnait le roi, avec le maréchal de Noailles, capitaine des Gardes du corps. Lors de la cérémonie des écrouelles, le 14 juin, il se tient auprès du roi et à chaque imposition des mains prononce la phrase « Le roi te touche, Dieu te guérit ».

Probablement le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments et jardins du roi.

Ce mardi 13 juin.

L'état de notre petite tante m'inquiétait extrêmement, surtout étant séparé de toi. Je n'ai pu parler que de cela hier au soir à Mmes de Chaulnes et de Chimay (9) avec qui j'ai soupé chez le coadjuteur où je venais de perdre toute espérance de pouvoir partir avant vendredi. Pour moi, j'ai pris hier de l'eau de miel. Je comptais en prendre encore aujourd'hui, mais un diable de chapitre chez Monsieur m'en empêche, et m'oblige à me priver du seul plaisir que j'ai ici, qui est celui de m'entretenir avec toi. Ha ! chère femme, en vérité, si cela durait plus longtemps, je crois que je tomberais malade. Il est impossible de vivre séparé de la moitié de soi-même, de celle surtout à qui l'on doit son existence, car tu as beau dire, je te dois tout, oui, je te le dois, et cela augmente mon bonheur. Mais il faut que je te quitte. Voilà l'heure d'aller chez Monsieur. Adieu donc, cher cœur, adieu toi que j'adore, adieu moi-même. Je t'embrasse comme je t'aime. Je souperai ce soir avec tes deux amies chez Mme de Beauvau. Je n'y suis pas prié, mais j'irai puisqu'elles y sont. Je serai avec ce qui t'aime et par conséquent je serai moins triste.



Ce mercredi matin.

Je ne t'écrirai qu'un mot ce matin, cher amour, à cause de la cavalcade qui est avant 10 heures. Mais j'aurai toujours le temps de te dire que je t'aime, que je t'adore et Menage que je ferai partir demain t'en portera une plus longue. Vois, mon cœur, à quel point le guignon me poursuit. Malgré la fatigue de la journée d'hier, pour le plaisir de souper avec tes amies et de pouvoir parler de toi, j'ai été souper chez Mme de Beauvau. Et pour un quiproquo, elles n'y ont pas soupé. Je leur avais dit la veille que je n'y étais pas prié, mais que j'irai et elles ne m'ont rien fait dire. J'en étais d'une humeur de chien. Le roi a nommé chevaliers de l'ordre les quatre otages de la Sainte-Ampoule (10) et le vicomte de Talaru qui avait porté

(9) La princesse de Chimay douairière, amie de Mme de Montesson, que l'on ne confond pas avec la jeune et élégante princesse de Chimay, dame d'honneur de Marie-Antoinette.

(10) Les otages de la Sainte-Ampoule sont les seigneurs désignés pour garantir aux religieux de Saint-Rémy le retour de leur précieux dépôt. A l'origine, ils offraient de rester au monastère jusqu'à ce que la Sainte-Ampoule fût ramenée. En 1775, ils jurèrent de la ramener, demandent aux religieux de les accompagner à la cathédrale et obtiennent pour eux la permission d'assister au sacre. Ce sont le comte de La Roche-Aymon, le marquis de Rochechouart, le vicomte de La Rochefoucault et le comte de Talleyrand.

son manteau à la cérémonie. Il a nommé aussi deux commandeurs ecclésiastiques, l'ancien évêque de Limoges et l'archevêque de Narbonne (11). Je n'ai pas encore pu joindre Mme de Rotte ni Mme Dillon. Ainsi je n'ai pas pu faire ta commission. L'archevêque de Toulouse est reparti d'hier matin pour Brienne. Adieu, cher amour, car il faut que je m'habille pour cette chienne de cavalcade. Encore si je pouvais partir, mais une fois que je suis séparé de toi, le guignon me poursuit et cela doit être, puisque c'est la meilleure moitié de moi-même qui me manque et celle que je chéris le plus sans contredit.

Le mercredi 14 juin a lieu la cavalcade de Saint-Rémy et la cérémonie des écrouelles. Le roi, accompagné de sa maison, des princes et de toute la cour, se rend en grand cortège à cheval à l'abbaye de Saint-Rémy. Sur le parcours, on a dressé des monuments à la Fidélité, à la Pitié. Sur ce dernier, construit par l'hospice de Reims, on avait placé, dans des positions implorantes, des centaines de miséreux, de vieillards et d'enfants pauvres. « *Ce monument eut tout le succès possible* », écrit M. de Franquières, ce qui signifie que le roi et les dames de la cour comblèrent de bienfaits l'hospice de Reims. Arrivé à Saint-Rémy, le roi assiste à la messe, se recueille devant la chaire de Saint-Marcoul, et commence une neuvaine qu'il charge un de ses aumôniers de continuer. Il déjeune dans la sacristie, entend une seconde messe et sort dans le parc de l'abbaye où il touche les malades des écrouelles, au nombre de deux mille quatre cents, rangés le long des allées du parc. « *J'assistais de fort près à toute cette cérémonie*, écrit M. de Franquières. *Il faisait une chaleur excessive et, malgré cela, le roi s'y prêta de la meilleure grâce du monde.* » Les écrouelles étaient des tumeurs dures et suppurantes qui se multipliaient autour des articulations, et qui étaient consécutives à la mauvaise alimentation, à la décalcification, à la mauvaise hygiène, bref à la misère. La chronique ne dit pas combien de malades auraient été guéris par les impositions de Louis XVI.



Les cérémonies se terminent par la procession de la Fête-Dieu, le jeudi 15 juin. Le duc d'Orléans prend argument de sa fatigue pour ne pas y assister et pour écrire à sa femme.

Ce jeudi 15 pendant la procession.

Je suis encore ce matin, cher amour, comme on est le lendemain d'une chasse bien fatigante, quand il y a longtemps

(11) L'ancien évêque de Limoges est Mgr Jean-Gilles de Coëtlosquet, qui fut en 1758 le précepteur des enfants de France et éduqua les trois derniers rois de France.

L'archevêque de Narbonne est Mgr Arthur-Richard de Dillon, grand aumônier de la maison du roi.

que l'on a monté à cheval. En vérité, il était temps pour moi que cela finisse. L'excessive jointe à la fatigue et au chagrin d'être séparé de toi aurait fini par me rendre malade, quoique j'aie fort peu mangé, excepté le jour du sacre où j'ai mangé assez bien, parce que je n'en pouvais plus de besoin ! Mais quel bonheur ! On m'apporte une lettre de toi sur laquelle je ne comptais. Tu me demandes, mon cœur, si je suis content de mon fils ? Oui, car il a été fort bien avec moi quand je l'ai vu, ce qui, hors les cérémonies, n'a pas été fréquent ni long, excepté hier qu'il est bien resté une demi-heure ici après son dîner. Il est vrai que MM. de Fronsac et de Liancourt y étaient, et que M. de Nassau y est arrivé un moment après, avec un coup de soleil sur le front qu'il avait attrapé à voir passer la cavalcade et toucher les malades. Enfin, grâce au ciel, je partirai demain. Si j'avais pu suivre mon premier projet, je serais actuellement dans tes bras. J'y pensais ce matin à ce bien heureux moment. J'étais à moitié endormi. Tu peux deviner ce qui m'a réveillé tout à fait, et tu ne te tromperas pas. Tu me recommandes de ne pas voyager la nuit, mais c'est ce qu'il y a de plus sain par le temps qu'il fait. D'ailleurs, c'est pour te rejoindre, c'est pour réunir à l'autre cette moitié de moi-même qui m'est si nécessaire. Rien ne peut me faire mal dans ce cas-là que ce qui pourrait retarder ce bonheur. J'espère au moyen de cela être lundi de fort bonne heure à ce cher Sainte-Assise. Je ne m'arrêterai à Brienne qu'une demi-heure pour faire une petite visite de politesse à ces dames et une heure à Villers-Cotterêts pour manger deux œufs frais et des fraises, car au Raincy, je n'y serai que le temps de relayer. Ainsi, je compte jouir de mon bonheur samedi vers 8 ou 9 heures du matin. Il sera bien grand, bien grand, puisque nous en jouirons également.

Je profite de l'occasion de Poyanne qui sera demain matin de bonne heure à Petit-Bourg et qui m'a promis de te faire passer cette lettre. C'est le seul de ce qui est ici qui ait eu des attentions recherchées pour moi depuis que j'y suis.



Le 16 juin, enfin, tout le monde se disperse et la cour repart pour Versailles où elle est de retour le 19. Mais, malgré les volontés de Louis XVI, son départ est moins solennel que son entrée, car nombre de princes et de courtisans ont déjà quitté Reims.

Moins pressé et moins désabusé que les seigneurs de la cour, M. de Franquières s'attarde et donne encore des détails :

Pendant le séjour du roi à Reims, je l'ai vu ainsi que la reine et toute la famille royale deux ou trois fois par jour. Le roi, la reine et les princes se sont promenés tous les jours dans les jardins publics pour se faire voir au peuple qui était dans l'enthousiasme. On rôtit en Champagne : pendant tout le temps des cérémonies il n'a plu que le jour du sacre, et comme tout se passait dans l'intérieur de l'église, cela n'a fait aucun tort à la beauté du spectacle.

Le soir de la cérémonie il y eut dans toute la ville de magnifiques illuminations. Les plus belles étaient celles de l'archevêque qui représentaient le palais de Versailles avec des groupes et des épigraphes, et celles de l'intendant qui figuraient le château de Trianon. J'ai vu tous les présents que le roi a faits pour son sacre à l'église de Reims. Les ornements de la messe et des vêpres sont superbes, ils ont été faits à Lyon et ont coûté cent mille écus. Il y a une couronne d'or massif, qui coûte soixante mille francs, et dont l'art et le travail sont encore beaucoup au-dessus de la matière. Le manteau royal avec lequel il a été sacré est un velours de Gênes, tout semé de fleurs de lys brodées en or et doublé d'hermine mêlée de queue de martre. Ce manteau est immense, son développement a quarante-huit aulnes et la seule doublure a coûté cinq mille francs.

En « amateur du bonheur des hommes », M. de Franquières s'émerveille de tout ce qu'il voit, et de ce que cela a coûté, sans s'en inquiéter. Le duc d'Orléans, pour sa part, n'y a même pas songé. Seuls quelques esprits chagrins se sont, à l'époque, indignés, sans grandes raisons d'ailleurs, du coût du sacre de Louis XVI : 835 000 livres, ce qui ferait moins de 4 000 000 de nos francs, c'est-à-dire infiniment moins que l'élection présidentielle.



Pour Louis XVI comme pour ses prédécesseurs, la cérémonie du 11 juin 1775 vérifie l'axiome que le sacre n'est pas le règne. A Reims, cinq jours de magnificence n'ont pas constitué un événement marquant, mais n'ont été qu'une parenthèse dans la vie politique. Louis XVI fut acclamé par le peuple, mais n'en devint pas pour autant populaire. Marie-Antoinette pleura d'émotion, mais elle ne se rapprocha pas pour autant de son mari. Ni les onctions, ni l'épée de Charlemagne, ne protégèrent Louis XVI de l'adversité. Les six pairs du royaume soutinrent la couronne en figurants historiques, mais ils ne soutinrent pas le trône. Trois d'entre eux, le comte de Provence, le duc d'Orléans et le duc de Chartres, contribuèrent plutôt à l'ébranler.

Tout l'enjeu politique du moment, qui est de savoir si la cour a la volonté de tenir compte d'une situation économique et sociale qui évolue, si le régime monarchique est capable de se réformer, se débat hors de la pompe millénaire et un peu irréaliste du sacre. Le pouvoir du nouveau roi, le choix de ses ministres, sa détermination politique, sont des questions autrement déterminantes pour le règne que les rites du couronnement. Mais l'ancienne monarchie garde le goût et le sens des cérémonies, et le sacre de Louis XVI fut sans doute la dernière de ses cérémonies triomphales.

Notre époque n'a pas à regretter les cérémonies anciennes. La venue des chefs d'Etat du monde entier à l'enterrement des présidents français constitue une célébration plus marquante que le plus riche des catafalques. Un débat télévisé suivi par vingt-trois millions de personnes, le périple des réunions dans la plupart des grandes villes du pays, annoncent un avènement plus sûrement que les vivats des quelques milliers de personnes réunies à Reims devant lesquelles le roi ne prit pas une seule fois la parole.

La vie politique ne peut se passer de formes et chaque régime engendre les siennes propres. Mais à trop sacrifier aux formes, l'Ancien Régime les rendit immuables, et s'immobilisa lui-même. Et depuis, les changements politiques se sont toujours manifestés par des formes nouvelles.

GABRIEL DE BROGLIE

